

Kali et moi

Emilie Souquet

Kali. Déesse guerrière. Déesse de la maternité, de la sexualité et de la violence. Déesse vengeresse et tueuse d'hommes. C'est ainsi qu'elle est représentée dans les temples : le pied écrasant triomphalement le cadavre d'un homme, tenant d'une main une tête saignant encore d'avoir été séparée de son corps et de l'autre, son sabre non moins sanguinolent, ses trois yeux fixant quiconque passerait devant son image et la langue tirée en une expression jubilatoire. Nul n'échappe au regard de Kali, ses trois yeux gravés, collés, esquissés ou imaginés sur tous les murs de Calcutta. Nul n'échappe à sa langue tantôt écarlate tantôt dorée, prête à tout instant à vous injecter son venin haineux. Kali, l'avatar sans nul doute le plus terrifiant de Parvati, seule essence féminine du Panthéon hindou.

J'avais fui la France pour la première destination venue. N'importe où pourvu que ce soit loin, très loin. Fui une histoire d'amour qui me broyait, une sœur qui me gangrénait, une mère qui m'enchainait. Il était temps que je sorte des carcans que je m'étais créés, que je m'évade de leurs rancœurs et respire enfin les effluves émanant de cieus moins viciés.

Il a fallu que j'atterrisse à Calcutta. Que voulez-vous, on n'écrit pas soi-même son voyage initiatique. J'ai voulu fuir Kali de la même manière que j'avais fui tous les autres, m'évader de mes propres rancœurs et laisser mon cœur s'imprégner du doux parfum de la première amourette venue. Je ne savais pas alors que nul n'échappe au regard de Kali ni au venin qu'elle vous destine. Kali n'a même pas eu à me poursuivre. Kali m'a cadennassée. Puis Kali m'a dévorée.

Mais revenons au début de cette histoire.

Je m'étais fait embaucher comme professeure de français à l'Alliance Française du Bengal, située dans les quartiers centraux de Calcutta, ou Kolkata comme disent les Indiens : j'apprendrai vite que toutes les villes ont au moins deux noms dans ce pays. À dire vrai, le travail n'était qu'un prétexte pour avoir un toit sur ma tête, même à l'autre bout du monde. Ce simple mot,

« Bengal », me remuait les entrailles et éveillait en moi des visions des plus épicées. « Bengal », je m'émerveillais de ces consonances si familières et pourtant pleines d'inconnu – Ben-gal – je m'amusais à le répéter – Ben – jusqu'à ce que les sons se défassent de leur sens – gal – et que l'inconnu prenne le pas sur la familiarité. Le rêve pouvait enfin commencer.

Ma nouvelle vie avait commencé depuis un mois. Nous étions en février, sous une chaleur agréable que les Indiens qualifiaient de sèche mais que je trouvais déjà humide. J'habitais en colocation avec trois autres Françaises dont mon amie Bertille – notre entourage avait tendance à nous considérer comme une seule et même entité, elle et moi, tant nous étions proches à l'époque –.

Nous étions installées dans le quartier de Jodhpur Park qui, à lui seul, démentait les représentations convenues d'une mégapole de près de vingt millions d'habitants. Je me plaisais à parcourir ses rues vaguement goudronnées, à enjamber les racines des arbres venues déranger les trottoirs, caresser ce chien errant baptisé Chocolat par le voisinage, écarter les branches souples et tombantes d'un *bagnan tree* pour continuer ma route, prendre la première à gauche après ce temple d'environ un mètre carré rempli d'encens et de fleurs rouges, traverser la voie de chemin de fer sur laquelle on joue aux cartes aussi bien qu'on étend son linge, pour enfin arriver dans ce parc si paisible où les amoureux se retrouvent secrètement pour se rouler les mêmes pelles que n'importe où dans le monde. Ou encore monter dans une auto-rickshaw – plus communément appelé « touk-touk » par chez nous – entassée sur la banquette arrière avec au moins trois autres personnes, sentir le vent décoiffer mes cheveux et l'air pollué pénétrer mes narines, admirer à toute vitesse les femmes colorées, m'émerveiller du contraste entre cette échoppe sur laquelle sont entassées des couronnes de fleurs par trentaines et cet abattoir de poulets en plein air, avant d'arriver au pied d'un *mall* plus chic que ce dont pourraient rêver les capitales européennes.

Bref, tout me semblait simple en Inde et mon sentiment de liberté avoisinait l'ivresse.

Depuis quelques jours, nous logions Arthur, dans notre salon, ami lointain d'une de mes colocataires, lui-même en cavale existentielle à travers l'Inde. Vous l'aurez compris, puisque je l'ai introduit, ce fut lui ma première amourette venue. Mais il n'est pas l'élément perturbateur de ce récit, loin de là. D'une part parce qu'il ne m'inspirait qu'une vague sympathie durant nos premiers jours de cohabitation. D'autre part parce que je ne suis pas là pour vous conter mes fleurettes arthuriennes. Autrement, ce récit se serait sans doute

appelé « Arthur et moi ». Et c'est bel et bien sous l'œil de Kali que le charme a commencé à se créer.

Arthur et moi avions convenu de nous retrouver dans le quartier de Kalighat après mes cours pour aller y visiter le temple de Kali. Si j'avais déjà visité quelques-uns des temples hindous de la ville, je ne m'étais pas préparée à l'effervescence qu'habitait celui dédié à Kali, la mère.

Calcutta, Kalighat, Kali... Trois noms qui semblent se faire écho... La légende raconte que du temps où seule la jungle tropicale occupait cette zone du Bengal, un dévot aurait trouvé un orteil de la déesse à proximité du Gange qui traverse l'actuelle Calcutta, et qu'il y aurait érigé le tout premier temple à Kali à l'exact endroit où nous nous trouvons actuellement. Un *ghat* désignant une descente vers un fleuve, le lieu prit peu à peu le nom de Kalighat. Le temple à Kali attirait toujours plus de pèlerins, et ce qui n'était d'abord qu'un hameau devint peu à peu une ville dont le nom se trouva progressivement déformé en Calcutta par les innombrables bouches qui le prononcèrent. Du moins est-ce ce que nous a raconté le brahman lors de la visite du temple.

Kali la déesse mère. Pas étonnant qu'elle ait à ce point les yeux rivés sur Calcutta. Peut-être en considère-t-elle les habitants comme ses enfants. Kali n'a en tout cas pas été tendre avec nous ce jour-là. Le flot de personnes venues rendre hommage à la déesse nous imposait un rythme bien différent de celui d'une déambulation touristique. Un garçon nous interpella avant que nous entrions dans le temple, nous montrant d'un doigt impérieux le petit meuble dans lequel se reposaient bien sagement une dizaine de paires de chaussures sales. Bien sûr qu'il nous faut retirer nos chaussures, mais suis-je bien sûre de les retrouver en sortant ? Je grinçai des dents puis acceptai, me demandant à l'avance quelle somme il nous faudrait déboursier si nous ne voulions pas rentrer déchaussés. Cet endroit trop turbulent, trop chatoyant éveillait ma méfiance avant même que je ne l'ai pénétré.

À peine avons-nous posé nos pieds nus sur le sol du temple chauffé à blanc par une journée de soleil que le fameux brahman dans son attirail rouge et orange s'imposa aux deux Blancs fraîchement débarqués dans son temple que nous étions. À croire que lui aussi disposait d'un troisième œil pour nous avoir repérés avec une telle vélocité. Regard méfiant que nous nous échangeons Arthur et moi quand il nous propose de nous faire visiter le temple. Mais nous acceptons. Que ferions-nous seuls dans cet espace ouvert,

aux multiples autels devant lesquels les pèlerins accomplissent des gestes que nous ne comprenons pas ?

Kali étant dotée de trois yeux, nous prîmes trois fleurs rouges et suivîmes le brahman dans sa procession dont le sens m'est resté d'autant plus opaque qu'il ne s'adressait de toute façon qu'à Arthur. Je ne pouvais m'empêcher de sourire de biais face à l'ironie de cette misogynie exemplaire – vous m'accorderez que lorsque l'on officie le culte d'une déesse tueuse d'hommes, c'est tout de même un comble –.

Notre pèlerinage s'acheva dans un petit autel fermé dans lequel il nous fit pénétrer séparément. Je me retrouvai seule avec le brahman. Il prit cinq nouvelles fleurs et les déposa une à une devant moi, chacune des fleurs bénissant tour à tour mon père, ma mère, mon frère, ma sœur et n'importe lequel de mes amis proches tant qu'il en existât un.

Now you give me one thousand roupies (à prononcer en martelant les T et en roulant les R).

*I beg your pardon ?*¹ lui répondis-je. Après négociation, je m'en tirais pour un montant de cinq cents roupies et trouvai Kali bien cupide de marchander ainsi ses bénédictions.

Lorsqu'Arthur eut à son tour reçu sa bénédiction, nous nous retrouvâmes plantés sous un soleil couchant rougeoyant en plein centre du temple qui semblait soudainement s'être vidé. Le pouce du brahman vint marquer nos fronts d'un énorme point orange, il enroula un épais fil rouge autour de nos poignets en guise de bracelets (pour porter chance nous a-t-il dit), nous prit en photo et nous chassa hors du temple. Ça y est, nous avons été initiés au culte de Kali et en étions à présent les disciples.

Nous bataillâmes quelque peu pour récupérer nos chaussures, nous éloignâmes du temple et, une fois seulement que cette étrange aura eut cessé de nous atteindre, nous explosâmes d'un rire médusé. Un énervement larvé s'insinuait tout de même dans mon rire. Cette déesse perverse m'avait imposé une heure de misogynie ininterrompue, m'avait rackettée de l'équivalent d'un bon repas au restaurant et avait marqué mon visage de ce orange qui, sur mon teint blanc, prenait un aspect maladif.

¹ « Maintenant, tu dois me donner mille roupies ». « Je vous demande pardon ? »

Sans doute aurais-je dû prêter davantage d'attention à cet énervement grinçant, Kali étant la déesse de la colère, c'est bien là que doit résider son pouvoir.

Mais je n'avais pas encore pris conscience du lien qu'elle avait commencé à tisser entre elle et moi. Cet énervement, je choisis plutôt de le balayer. Après tout, cette rencontre avec Kali avait fait germer une complicité délicieuse entre Arthur et moi qui ne fit que s'affermir durant les jours suivants, m'éloignant toujours plus de mes griefs envers cette déesse malpolie. Va, Kali, je ne te hais point. Et Arthur non plus, me disais-je, je crois bien que je ne le hais point.

Comme prévu, Arthur repartit et j'oubliai Kali. Rien ne s'était passé entre nous mais, bien entendu, nous brûlions déjà du désir de nous revoir. Et comme toujours, j'étais prête à sauter sur la première occasion venue.

Nous étions au début du mois de mars et, à cette époque de l'année, l'Inde entière s'apprêtait à revêtir les mille couleurs de Holi. Nous étions toutes trépidantes, mes colocataires et moi, à l'idée de nous immerger dans le bain de couleurs jetées d'un même élan sur l'entièreté de ce pays de la taille d'un continent, d'en suivre le rythme, les saveurs et la chaleur.

Holi est une des plus grandes fêtes du pays célébrée en l'honneur de Shiva et qui, malgré les divergences de croyances séparant les différents courants de l'hindouisme, les réunit tous le temps d'une journée de célébrations effrénées. L'effervescence indienne prend la forme de poudres plus vives les unes que les autres, éruptions de couleurs inarrêtables s'emparant aussi bien de la terre que des humains qui la parcourent : cheveux, peau, vêtements, tout y passe ! Les rues s'emplissent de musique et de foule que les marchands s'empressent de désaltérer à grande rasade de bhang (boisson à base de lait et de cannabis), la chaleur décuplant toutes les ivresses.

Quel meilleur endroit pour célébrer Holi que Varanasi ? Ou Bénarès, au choix, comme toutes les villes ici, son identité est double. Qu'importe son nom, située dans un désert peuplé principalement de Musulmans, Varanasi est pourtant le cœur battant de la spiritualité hindoue, équivalent de la Mecque ou du Vatican. Varanasi est une ville où l'on s'en vient autant célébrer la vie que mourir. Varanasi, cité aussi vieille que le monde, aux rues aussi tortueuses que tumultueuses, traversée par le Gange qui, figurez-vous, se trouve être la chevelure de Shiva lui-même, dans lequel sont joyeusement jetées les cendres des morts dont les corps, de jour comme de nuit, sont brûlés à même les ghats par un feu ininterrompu. Ne vous y trompez pas, il n'y a rien de

macabre à ce spectacle, bien au contraire : les morts débarrassés de leurs corps s'en vont rejoindre le flux ininterrompu de Shiva, en chemin déjà vers de nouvelles vies.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, nous décidons que Varanasi sera notre point de ralliement à tous : moi, Bertille, nos colocataires, Arthur et les quelques amis que nous nous sommes faits. Bertille et moi fixons les dates, réservons un appartement et prenons nos billets de train. Trajet de treize heures, une aventure à lui seul !

Si mon lecteur est tout aussi impatient que je l'étais alors de vivre Holi à Varanasi, il me faut malheureusement le décevoir. Rien ne se passa comme prévu, Kali y avait veillé.

La gare de Calcutta fut un choc violent. L'Europe a tort de ne s'apitoyer que sur les bidonvilles indiens, croyez-moi. Un ramassis de misère auquel, toutes à notre euphorie, Bertille et moi étions loin de nous attendre. Le train arrivera à quai dans une heure. D'ici là, nous avons tout le temps de contempler le spectacle des vieilles mendiante, les seins nus sous leurs saris décrépis, tendant la main vers nous pour une roupie, s'il vous plait, rien qu'une roupie.

Les agents de sécurité les éloignent de nous à coups de bâton, comment osent-elles s'adresser à des Blanches, leur disent-ils. Mon cœur se tétanise et mes yeux ne comprennent plus. Bertille et moi nous prenons instinctivement la main pour nous donner le courage de nous remettre en mouvement. Nous ne pouvons pas rester là, nous attirons trop l'attention. Achetons les mêmes *rolls* au goût douteux que tout le monde, asseyons-nous à même le sol, comme tout le monde, rivons nos yeux sur le panneau d'affichage des trains, comme tout le monde.

Le train arrive et nous nous dirigeons vers le quai. Ce train qui semble plus vieux que l'existence des voies de chemin de fer avale par centaine les hommes qui se trouvent sur le quai : les grands, les petits, les barbus, les moustachus, les blasés, les surexcités, tous à la queue leu leu, encadrés par les mâtons qui n'hésitent pas à user de leur batte pour ramener l'ordre dans le troupeau. A travers les fenêtres, nous les voyons agglutinés, tous ces hommes, dans ce qui semble être l'estomac du train, à cinq sur des banquettes prévues pour deux personnes, congestionnant leur corps pour ne pas se faire écraser par leurs énormes sacs.

Qu'y a-t-il dans ces sacs plus gros qu'eux ? Des céréales ? Des vêtements ? Des bibelots ? Et que vont-ils en faire ? Ce n'est pas possible, ça ne peut pas être notre wagon, ça ne peut pas être notre train. Un voyage de treize heures... Je ne comprends toujours pas ce que je vois et pour la première fois je réalise que l'Inde me fait peur.

Nous interceptons un des mâtons, s'il vous plaît, que quelqu'un nous aide à monter dans ce train, Varanasi nous attend. C'est ainsi que nous apprenons que réserver une place dans un train deux semaines à l'avance ne garantit pas que nous pourrions monter dedans. Vous voyez bien, mesdemoiselles, ce « W » en guise de statut sur votre billet. « W » pour « *waiting* », bien évidemment. Si des places s'étaient libérées, vous auriez pu monter. Mais le train est complet, *sorry* (toujours en roulant les R).

Sortir de la gare, trouver un taxi, négocier le prix pour qu'il nous dépose dans un bar, car c'en est trop, il nous faut un verre dans lequel diluer au moins un peu notre dépit. Nos colocataires devaient prendre un autre train plus tard dans la soirée. Elles nous écrivent qu'elles sont montées dedans sans problème aucun et que la gare était un endroit sans désagrément particulier. Les voilà en route vers Varanasi, vers Holi, vers Arthur. Bertille et moi en restons toutes ahuries. Non, décidément je ne comprends pas ce que nous venons de vivre.

Mon regard se pose sur le bracelet en fil rouge, toujours aussi fermement noué autour de mon poignet depuis la visite du temple avec Arthur. Bracelet qu'il doit toujours porter lui aussi. Serait-ce Kali qui veut m'empêcher de le rejoindre ? Quelle pensée saugrenue. La frustration monte en moi de me sentir à ce point contrainte à la sédentarité sur cette chaise de bar, incapable de m'échapper de Calcutta, privée de la légèreté amourachée et fantasmée par des semaines d'attente. Si seulement nous pouvions voler pour échapper à cette pesanteur...

Mais bien sûr que nous pouvons voler ! Bertille, nous n'allons pas nous laisser abattre pour si peu, nous n'avons qu'à prendre l'avion !

Ni une ni deux, les billets pour le lendemain sont réservés et notre euphorie retrouvée ! J'allais pouvoir rejoindre Arthur. Une multitude de pensées fleurs bleues envahissaient mon esprit. J'aurais mieux fait de me rappeler qu'à Calcutta, toutes les fleurs sont rouges.

Je vous épargnerai le récit de l'aéroport car moi-même je me lasse des rebondissements redondants de ce récit : les billets que nous avons réservés

étaient en fait pour le mois prochain. La somme demandée pour monter le jour-même dans l'avion était exorbitante. Bertille, que mon hésitation rendait inquiète, finit par me dire que même si elle comprenait mon envie de revoir Arthur, à ce stade, c'était de la folie. Mieux valait nous résigner et rester à Calcutta. Je capitulai.

C'était la faute de Kali, à présent j'en étais certaine. Maudit bracelet soi-disant porte bonheur, tu ne m'as apporté que du malheur depuis que tu ensermes mon poignet. Kali ne voulait pas me laisser vivre mon amourette, parce que les hommes elle préférait les décapiter ! Réponse violente aux violences faites aux femmes ? J'en ai tant vécu de ces violences que je ne peux que comprendre, toutefois, il est hors de question que je me noie dedans. Rappelez-vous, ma stratégie à moi est plutôt la fuite. Mais qui es-tu Kali, pour m'imposer ainsi ta volonté ?

Je me faisais la réflexion qu'il est extrêmement rare que la féminité soit associée à la violence sans en faire une représentation négative de la femme. Dans le cas de Kali, la violence est justement ce qui fait la puissance de cette déesse. C'est sans doute ce qui nous a mis mal à l'aise dans son temple, Arthur et moi. Paradoxalement, la bénédiction de Kali est censée apporter bonheur, amour et prospérité – trois yeux donc trois bénédictions, le christianisme n'a manifestement pas le monopole de la trinité.

J'ai une position assez ambivalente vis-à-vis de cette déesse : d'un côté, l'aura qu'elle dégage me révolte mais en même temps, elle m'attire irrésistiblement parce qu'au fond de moi, je la ressens cette violence encolérée. Peut-être cela va-t-il de pair avec le fait d'être une femme. Cette violence féminine qui pendant des siècles a été tue par les discours officiels (c'est-à-dire patriarcaux), pour une fois la voilà représentée, et même divinisée, et cela me plaît.

Aussi, je me demande : pourquoi Kali m'a-t-elle à ce point porté malchance ? À la frustration liée à mon départ empêché pour Varanasi et ma volonté contrariée de retrouver Arthur se mêle celle que m'inspire mon travail, l'ennui mortel de l'enseignement et les démonstrations régulières de paternalisme du directeur envers ses quatre jeunes petites Françaises.

M'empêcher d'aller à Varanasi impliquait que Kali refuse que je participe à un grand culte en l'honneur de Shiva, censé être son époux, et principale divinité masculine de l'hindouisme. Peut-être préférait-elle m'orienter vers un entre-

femme rien qu'avec Bertille ? Peut-être aussi n'a-t-elle pas apprécié que je me rende dans son temple en compagnie d'Arthur et qu'elle m'en a punie avec la misogynie du prêtre, comme pour me rappeler : voilà ce qu'il en est d'être une femme aux côtés d'un homme. Mais je sais déjà tout ça ! ai-je envie de lui hurler à cette déesse présomptueuse.

J'avais beau prétendre que l'Inde était une nouvelle vie, je n'y suis pas arrivée toute vierge. Nombre de cadavres hantaient les placards mentaux dans lesquels je les avais enfermés de force. Ces envies de mort, je les ai connues, Kali, crois-moi, arrête donc de les réveiller en moi. J'ai tant rêvé que la mort s'abatte sur la tête de ces hommes qui en touchant mon corps m'ont fait mourir de l'intérieur. Qu'il y ait une justice quelque part, je vous en supplie, pour que ma tête retrouve ses points de repères. J'avais cru pendant un temps que cette colère qui bouillait en moi serait mon salut, que l'éteindre serait renoncer à ma révolte contre ce monde d'hommes qui s'accordait tous les droits sur ma personne. J'avais cru que grâce à cette colère, je survivrai. L'instinct de survie peut-être me souffla que non, la solution n'était pas là, qu'il fallait oublier et tout recommencer. Alors j'essayai.

Puis vint la voix de cet ex si charmant pendant nos débuts qui pendant plusieurs années fut le centre de mon existence et qui me répétait tous les jours qu'il ne pensait qu'à se tuer, que si je le quittais cela ne manquerait pas d'arriver. Puis se développa ma haine morbide envers cette sœur toujours vivante – je ne comprenais pas pourquoi elle l'était encore – qui entre deux tentatives de suicide crachait sa propre haine des hommes à la gueule du monde, crue, violente, bruyante. Trop crue, trop violente, trop bruyante. Elle me donnait envie de disparaître au fond de moi-même pour ne plus jamais y être confrontée à cette violence que je n'avais vécue que trop de fois. Puis arriva le dégoût que m'inspirait ma mère pour avoir préféré se conforter dans le rôle de femme bafouée par son époux qu'elle s'était imposé pour mieux nourrir son infernale colère, donner un sens à son dépit et à ses échecs ; ma mère qui, sans équivoque possible, préférait à moi ma sœur morbide ; ma mère qui dardait tout son venin vers moi, sa fille ingrate, pour ne pas l'avoir suivie dans sa colère, pour ne pas avoir renié mon père lorsqu'il l'avait quittée, ce que ma sœur avait fait sans hésitation, pour ne pas s'avouer que si son enfant s'en allait, elle en était en partie responsable, pour se convaincre qu'elle avait engendré une traîtresse insensible. Elle aurait tout donné pour que je reste dans son giron, pour continuer à m'étouffer de sa maternité, ne pas perdre un seul bout de ses enfants pour ne pas se perdre elle-même.

Et bien non, tu vois, je suis partie dans un pays si lointain et étranger que vous serez trop effrayés pour venir m'y chercher. Je vous ai échappé à tous. Je suis amère mais vivante et contrairement à vous, je n'ai pas peur.

Kali voulait s'assurer que le petit brasier haineux dans le creux de mon ventre continue de s'échauffer. Kali était convaincue qu'en attisant ma colère, elle pourrait me garder rien que pour elle, qu'elle n'aurait pas à me partager avec un quelconque garçon. Et je vois, je sens sa langue dorée et démesurément longue s'enrouler autour de moi pour mieux me retenir. Kali, qui préférerait engloutir ses enfants dans son propre brasier plutôt que de les laisser partir. Kali, la déesse mère. Kali, ma propre mère. Après tout, que n'avaient-elles pas en commun ?

Kali réveillait tous mes fantômes dans la terre d'asile que je m'étais choisie, et, pour cela, je la haïssais elle aussi. Kali avait donc gagné : elle avait réussi à me ramener au cœur de mon tourbillon de haine. Assise immobile sur mon balcon, je sentais la colère pulser dans chacune de mes veines, la tension bander douloureusement tous les muscles de mon corps, et le voile sombre qui s'était posé sur mes yeux les rendait insensibles au spectacle du soleil se couchant sur les toits multicolores de Jodhpur Park. Kali me possédait totalement.

Je n'ai jamais trop su comment me positionner par rapport aux expressions violentes de colère qui étouffaient ma mère et ma sœur. En soi, me disais-je, elles ont trouvé une manière d'exprimer ce qui les faisait souffrir, contrairement à moi qui me contente de fuir. J'aurais aimé, peut-être, être capable d'exprimer mes révoltes comme elles. Cependant, aujourd'hui j'en ai particulièrement conscience, cette colère serait un frein m'empêchant d'avancer, un refus de me laisser aller aux petits bonheurs qui continuent de se présenter malgré tout : une amourette, une fête, un envol de couleurs... La colère est une paralysie. La preuve en est : la colère de Kali m'empêche littéralement de me rendre à Varanasi !

Mais qui es-tu, Kali, pour m'imposer ainsi ta volonté ? À bien te regarder, tu n'es rien d'autre qu'un tas informe et ratatiné sur lui-même, agitant méchamment ses petits bras et sans jambes pour se déplacer. Tu n'as que ton venin pour toi.

Pour conjurer le sort, il me fallait m'enfuir à nouveau. Bertille tomba à point nommé : si ce n'était pas par les airs, ce serait sur l'eau que nous fuirions Calcutta ! Ma compagne de route nous avait trouvé une croisière de deux

jours dans le golfe du Bengal. Nous ne verrions pas Holi, soit, Kali l'emportait sur ce point, mais nous ne resterions pas ses prisonnières. Et puis, Bertille m'était si chère, que dans le fond, réalisais-je, peu m'importait Arthur tant qu'avec elle l'aventure continuait.

Le départ était prévu pour le lendemain matin. Ni une ni deux, nos sacs à dos étaient prêts. Nos cartes bancaires étaient bloquées – cela faisait partie du lot plus minime des malchances que m'avait attirées Kali ces dernières semaines – mais nous avions pile ce qu'il fallait en liquide pour payer nos deux places à bord du bateau. Après ça, plus un sou en poche, mais qu'importe. Le calme du golfe du Bengal, les forêts de mangroves à perte de vue, la brume irréelle faisant disparaître la jonction entre l'eau et le ciel... tout ici appelait l'apaisement. Kali qui est définitivement une déesse chthonienne, n'avait plus aucune emprise sur les flots. Prise d'une impulsion, j'arrachai le bracelet rouge et le jetai par-dessus bord. Bertille me sourit. Enfin, je me sentais libérée.

L'histoire pourrait s'arrêter là, mais Kali m'a tellement hantée que je ne peux m'empêcher d'épiloguer.

Une fois rentrées à la maison, nos colocataires nous racontèrent à quel point Holi à Varanasi avait été une expérience pénible : trop de monde, trop de folie, trop d'ivresse, trop peu d'air et trop d'attouchements à la limite de l'agression. Arthur, que j'interrogeais à son tour, me tint le même discours. Peut-être Kali a-t-elle essayé de te protéger en t'empêchant de nous rejoindre, suggéra-t-il.

Après trois mois d'échanges épistolaires, Arthur et moi nous sommes retrouvés au Taj Mahal : c'était là son dernier point de chute avant son retour en France qui, les astres s'alignant, correspondait à l'exact moment où Bertille et moi avons entrepris un périple dans le nord-ouest de l'Inde. Lors de la visite du Taj Mahal, Bertille nous faussa compagnie, sans doute mise mal à l'aise par ma proximité avec Arthur. Je passai ce soir-là avec lui la nuit d'amour tant attendue mais parasitée par mes innombrables cadavres qui, depuis Kali, peinaient à retourner dans leur placard.

Des mois plus tard, de retour en France, Bertille me raconta que tandis que je comptais fleurette avec Arthur au Taj Mahal, elle s'était faite agresser et m'en tint pour responsable. Je l'avais abandonnée. Je revis Arthur une ou deux fois mais la flamme ne se ralluma pas. Peut-être était-ce là l'ultime châtement que m'infligeait Kali pour ne pas l'avoir écoutée.

Bertille m'avait donc quittée, de mon côté j'oubliai Arthur, quant à Kali, elle semblait s'être désintéressée de moi. Ma route n'a plus jamais croisé aucun d'entre eux.